

Marie VAREILLE

La dernière allumette

roman



L'AUTRICE QUI A CONQUIS
1 MILLION
DE LECTEURS


CHARLESTON

De la même autrice :

Désenchantées (Charleston, 2022, Le Livre de poche, 2023)

Ainsi gèlent les bulles de savon (Charleston poche, 2022)

La Vie rêvée des chaussettes orphelines (Charleston poche, 2020)

Le Syndrome du spaghetti (PKJ, 2020, Pocket, 2024)

Ma vie, mon ex et autres calamités (Charleston poche, 2019)

Je peux très bien me passer de toi (Charleston poche, 2017)

Là où tu iras j'irai (Mazarine, 2017, Le Livre de poche, 2018)

Marie Vareille est née en Bourgogne en 1985 et vit aux Pays-Bas avec son mari et ses deux filles. Elle est l'autrice de plusieurs best-sellers totalisant près d'un million de ventes dans le monde.

Son dernier roman, *Désenchantées*, paru en 2022 aux éditions Charleston et en 2023 au Livre de Poche, a remporté le Prix des lecteurs Système U, ainsi que le Prix des lecteurs de la librairie Lamartine. *La Vie rêvée des chaussettes orphelines* a reçu le Prix des lectrices Charleston 2020 et le Prix des Petits mots des libraires 2021. Ses livres sont traduits dans plus de dix pays.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Photographie © iStock

Photographie de l'autrice : © Astrid di Crollanza - © Le Shack

Maquette : Patrick Leleux PAO

© 2024 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-38529-139-6) édition numérique de l'édition imprimée © 2024 Éditions Charleston (ISBN : 978-2-36812-953-1).

Rendez-vous en fin d'ouvrage pour en savoir plus sur les éditions Charleston



Marie Vareille

LA DERNIÈRE
ALLUMETTE

Roman



*Au petit garçon de Sarcelles,
devenu fabricant d'ailes,
à l'ingénieur expert,
en rêves fous et divers,
celui qui, il y a trente-neuf ans,
a attaché ses plus belles plumes
à mes épaules d'enfant,
avec des vis et des boulons,
parce que trop près du soleil,
la cire, ça fond...
Bref,
À mon Papa.*

« Un oiseau né en cage pense que voler est une maladie. »

Alejandro Jodorowsky

*« L'adulte c'est certain, indirectement,
a montré que faire le mal, c'est bien. »*

IAM, « Petit frère »

Article 371-1 du Code civil, lu lors de la célébration d'un mariage :

L'autorité parentale est un ensemble de droits et de devoirs ayant pour finalité **l'intérêt de l'enfant**. Elle appartient aux parents jusqu'à la majorité ou l'émancipation de l'enfant pour le **protéger** dans sa sécurité, sa santé et sa moralité, pour assurer son éducation et permettre son développement, **dans le respect dû à sa personne**.

ABIGAËLLE

Maintenant

GABRIEL N'EST PAS CELUI QUE VOUS CROYEZ. Je suis bien placée pour le savoir, je suis sa petite sœur et le lien de sang qui nous unissait enfants ne s'est malheureusement jamais distendu. Ce n'est pas faute, pourtant, d'avoir tout fait pour l'éloigner de moi. Aujourd'hui encore, et bien qu'il ait quarante ans passés, il ne peut s'empêcher de me rendre visite au couvent deux samedis par mois. Il me raconte sa vie dans les moindres détails, sans jamais s'enquérir de la mienne. Je suis la seule à qui il montre son vrai visage. Il sait bien que s'il me venait l'idée de trahir ses secrets, ma parole de folle ne vaudrait pas plus que le vent qui souffle sur le terrain boueux où se dressait autrefois notre maison familiale. J'ai entendu sœur Marie-Clotilde annoncer l'autre jour qu'on y construirait bientôt un parking. J'ai hâte. La perspective de ces vagues de goudron brûlant engloutissant ce qu'il reste de mon enfance m'emplit de ravissement.

Depuis vingt-sept ans, j'habite à l'abbaye Sainte-Marie-de-la-Saône, à Genevigny. Je m'ennuie beaucoup. Enfin,

cela pourrait être pire. Je pourrais être dehors, à affronter le vrai monde, les vraies gens. De mon lit, je vois le ciel et les branches majestueuses d'un chêne plusieurs fois centenaire. Les religieuses assurent aux visiteurs qu'il a abrité une sieste de Jeanne d'Arc sur son chemin pour libérer Orléans des Anglais. Publicité pour les touristes ou réalité historique ? Je n'ai jamais pu le déterminer. Bref, là n'est pas le sujet. Restons concentrés. Le sujet, c'est mon frère. Gabriel. Enfin, je crois. Démêler les fils de tout cela n'est pas simple pour moi, compte tenu de mon état.

Une certitude, toutefois : mon histoire débute et se termine par un enterrement. Autant vous le dire tout de suite, cela vous évitera les mauvaises surprises, et puisqu'il faut bien commencer par quelque chose, commençons ici : l'enterrement. Ce jour-là, personne n'a adressé la parole à Gabriel. Personne ne l'a pris dans ses bras. Personne ne l'a consolé. Moi, encore moins que les autres, évidemment. Mes souvenirs sont flous, certains détails m'échappent. Qui était mort, déjà ? Impossible de me le rappeler. Amnésie post-traumatique, affirmerait le Dr Hassan. Certes, l'identité du défunt est une information substantielle quand on se rend à des obsèques, mais que celui qui n'a jamais eu de trou de mémoire me jette la première pierre.

Gabriel, le jour de l'enterrement, n'avait plus d'âge. Son regard était fixe, sec. Je n'y ai lu aucune émotion. Sa seule réaction a été un léger frisson au choc sourd de la première pelletée de terre sur le bois de pin. Il avait froid, malgré le soleil d'août qui tapait sur le crâne dégarni et luisant de notre père. Mon père, d'ailleurs, pleurait quasiment sans discontinuer depuis trois jours. Je l'observais en silence. Ses larges épaules voûtées par le chagrin tressautaient de sanglots mal contenus qui

donnaient à son corps massif l'allure d'une poupée de chiffon. Ma mère ? Étrangement, je n'ai aucun souvenir d'elle ce jour-là. J'avais douze ans et demi. J'ai dû perdre quelqu'un de très important, parce qu'après l'enterrement, je n'ai plus jamais été la même. Rien de plus efficace qu'une tragédie pour vous catapulter sans préavis dans les névroses de l'âge adulte.

Beaucoup de gens de notre petite commune bourguignonne assistaient à l'enterrement. La tête penchée vers le sol, ils murmuraient : *tragédie, tristesse, drame*. Comme si chuchoter ces mots la voix imbibée de chagrin faisait d'eux des gens bien. Comme s'ils n'avaient aucune responsabilité dans la tragédie-tristesse-drame en question. Si on m'avait demandé mon avis, je ne les aurais pas invités. Mais personne ne m'a demandé mon avis, évidemment.

Gabriel, mon père et moi tenions chacun une rose rouge dont le fleuriste avait retiré les épines. J'ai gardé les yeux fixés sur la tige lisse et inoffensive pendant la messe en pensant qu'il faudrait enlever les épines des gens comme on ôtait celles des fleurs. Je n'ai pas réagi quand la main tiède de Gabriel s'est faufilée dans la mienne pour y glisser une boîte d'allumettes. Je l'ai conservée toutes ces années. Le soleil rouge dessiné dessus est si délavé qu'il est désormais à peine visible, et il ne reste plus qu'une allumette à l'intérieur. Je n'ai jamais pu me résoudre à la jeter, je ne sais pas trop pourquoi.

Je ne voulais pas regarder dans le cercueil. Je ne voulais surtout pas voir qui était allongé là. Savoir était trop douloureux. Peut-être que c'est la raison pour laquelle je ne parviens pas à m'en souvenir aujourd'hui. Dans l'église, je n'ai osé relever la tête qu'au moment où j'ai entendu le son du couvercle de bois qu'on refermait. Trop tôt. J'avais eu le temps d'apercevoir quelque chose.

Un morceau de tissu atrocement familial. Du bleu azur imprimé de pâquerettes. Le foulard de Maman ? Que faisait-il dans ce cercueil ? Non. Penser à autre chose. Effacer très vite avant que l'image ne s'imprime.

Le Dr Hassan, la psychiatre que je fréquentais autrefois sur demande de l'administration scolaire, a toujours expliqué que « ce n'est pas une solution de déformer les vérités qui ne nous conviennent pas ». Avec le recul, peut-être avait-elle raison. Le problème des mensonges, c'est qu'ils finissent toujours par avoir des conséquences. Comme cet enterrement, par exemple. Pauvre Dr Hassan. Elle s'en est tant voulu de ne pas avoir su démêler la vérité du mensonge dans ce que je lui racontais. On ne peut pas lui reprocher. Moi-même, j'ai toujours trouvé extrêmement difficile de faire la différence entre ce qui se passait dans ma tête et ce qui arrivait dans la réalité. Notez que j'admets souffrir d'une légère tendance à combler certaines lacunes ou à remplacer des éléments déplaisants de la vie par des élucubrations de mon imagination. Je sais des choses que je ne devrais pas savoir, je me souviens parfois d'événements auxquels je n'ai pas assisté et il est donc fort possible que je les invente. Je ne crois pas pour autant être folle, contrairement à ce qu'*ils* disent. Je me considère même comme tout à fait saine d'esprit, la plupart du temps en tout cas.

Ma famille n'a jamais semblé aussi unie que devant ce cercueil. Nous étions blottis ensemble dans l'hypocrisie et la douleur comme dans la chaleur d'un feu de cheminée. Je me rappelle m'être demandé si quelqu'un allait faire remarquer à quel point l'étalage de ce chagrin et de ces roses sanglantes était déplacé. Mais non. *Tragédie. Tristesse. Drame.* Voilà tout. Avec le recul, je suis toujours sidérée que personne n'ait été choqué

de nous voir transgresser une règle de politesse des plus élémentaires : on ne vient pas aux funérailles quand on a assassiné la personne dans le cercueil.

C'est tout de même la base.

Après l'enterrement, Gabriel a fourré dans son sac à dos quelques vêtements, l'intégrale des Pink Floyd, la totalité des économies de la voisine, Mme Michelez, et le fusil de chasse semi-automatique de Papa. Avec la délicatesse surprenante qui lui est propre, mon frère a enveloppé l'arme dans du papier bulle qu'il a fait tenir à l'aide de mes élastiques à cheveux. Ceux que je préférais quand j'étais petite, les jaunes avec des arcs-en-ciel. Il a aussi volé tous mes journaux intimes, ces cahiers dissimulés dans le local de la chaudière qui sentait le moisi et où il avait pour habitude de m'enfermer. Il a crié qu'il allait chez un copain et qu'il serait là pour le dîner. Il n'est plus jamais revenu à la maison.

Les doigts toujours serrés autour de ma boîte d'allumettes, je l'ai regardé s'éloigner. Le canon de l'arme à feu recouverte de papier bulle dépassait de son sac à dos entrouvert. Il ne s'est retourné qu'une seule fois, en arrivant au square du bout de la rue où il m'emmenait parfois pour fumer les cigarettes qu'il volait au PMU. Il a fixé quelques secondes la fenêtre de ma chambre. Je savais qu'il pensait à moi et, pourtant, j'étais certaine qu'il ne mettrait plus jamais un pied chez nous. Au fur et à mesure que sa silhouette rapetissait, je respirais mieux, soulagée, comme jamais je ne l'avais été, de savoir mon grand frère et ce fusil le plus loin possible du foyer où nous avons grandi. J'ai fermé les yeux et, de toutes mes forces, j'ai prié pour qu'il m'oublie.

Dieu a ignoré mes prières, évidemment.

CAHIER d'ABIQAËLLE, EXTRAIT

1990

Le docteur Hassan a dit que je devais ranger mes pensées et que les pensées, c'est plus facile à ranger par écrit que quand on parle. Du coup, elle m'a donné ce cahier pour m'aider à ranger mon cerveau. Ici, je peux tout dire, parce que personne a le droit de lire. Ça s'appelle le respect de mon intimité (ça veut dire seulement pour moi). Il faut raconter les choses dans l'ordre. Parce que j'ai beaucoup trop d'idées dans ma tête. Parfois, elles se cognent dans tous les sens, comme des tas d'oiseaux qui seraient enfermés dans une toute petite pièce. C'est pas drôle, les pauvres. Après, j'arrive plus à finir ce que je voulais dire. Les débuts et les fins des phrases se mélangent comme des lettres dans la boîte de Scrabble quand je la secoue. J'aime pas quand ça fait ça. Je bégaye, je m'embrouille et mes amis m'insultent de débile mentale. Le docteur Hassan dit que les vrais amis traitent pas leurs amis de débile mentale. Elle dit aussi que je suis pas une débile mentale. Elle dit que c'est même tout le contraire.

Elle dit : statistiquement, Abigaëlle, seuls 0,1 % des gens sur Terre ont un cui supérieur ou égal au tien.

Elle dit aussi : mais même quand on est très intelligent, c'est dangereux de jouer avec les allumettes.

Le cui, ça veut dire que je suis une petite fille très intelligente, comme les oiseaux qui ont tout compris à la vie, qui pleurent jamais et qui passent leur journée à chanter et voler.

Et c'est pas beaucoup, 0,1 %.

J'essaye de croire le docteur Hassan et de plus penser que je suis débile mentale, parce que ça me rend triste, mais certains jours, c'est difficile. Même la voisine, Mme Michelez, murmure souvent (ça veut dire parler tout bas comme pour dire un secret) en me tapotant le crâne qu'on doit être sept ou huit là-dedans. Ce qui est juste une façon rigolote et un peu plus polie de dire que je suis folle. J'aime pas ce mot. C'est un mot qui fait peur. Je préfère être débile mentale que folle. Pourtant, Mme Michelez est gentille. Elle propose toujours à Maman de passer prendre une tasse de thé chaud ou un petit chocolat. Mme Michelez, je l'aime bien. Même si ça lui arrive aussi d'avoir des courts-circuits dans le cerveau. Comme la fois où elle a sonné à notre porte en plein milieu de la nuit pour demander si on avait des herbes de Provence. C'était drôle, mais aussi un peu triste, je sais pas pourquoi. Surtout qu'on avait pas d'herbes de Provence, parce que Papa trouvait ça dégueulasse, cette manie de Maman de mettre de l'herbe partout. On est pas des moutons.

Voilà, ça me reprend, ça part dans tous les sens.

Je me concentre.

On habite à Genevigny (c'est en Bourgogne), dans un papillon dans une résidence de standing avec mon frère Gabriel et mes parents. J'ai oublié de dire

que je m'appelle Abigaëlle Lemonnier et j'ai sept ans. C'est l'âge de raison. C'est Papa qui dit ça aux gens : « papillon dans une résidence de standing ». C'est de l'anglais. En fait, c'est pas un vrai papillon, juste une maison avec d'autres maisons autour qui lui ressemblent et une route au milieu. Il y a des géraniums aux fenêtres et les pelouses sont bien vertes comme dans Astérix chez les Bretons. Sur le palier du premier étage, à la place d'un morceau de mur, il y a un grand vitrail plein de couleurs avec des arbres et des oiseaux. C'est du lard moderne. C'est beaucoup mieux qu'un mur, un vitrail. Ce vitrail, c'est mon endroit préféré. Je m'allonge par terre avec mon doudou qui est un lapin et qui s'appelle Albert et je regarde le soleil qui passe à travers les arbres et les oiseaux dessinés sur le verre. Ça fait comme des traits d'or entre les feuilles dans une vraie forêt. Il y a des taches de lumière partout sur le sol, sur mon visage et sur mon tee-shirt. C'est comme voler au milieu des étoiles.

Profession de mon grand frère Gabriel : dix ans, garçon, il me met des torgnoles.

Profession de mes parents : Maman est une fée. Même Papa le dit : c'est la fée Néante. Avant, elle était aide-soignante, mais elle a arrêté pour devenir fée après ma naissance parce que de toute façon elle gagnait pas un rond et Papa pouvait pas prendre le risque qu'elle en profite pour faire sa pute avec les médecins de garde. On la lui fait pas, à Papa. Maintenant, Maman a beaucoup de chance parce qu'elle a plus besoin de travailler. Elle se repose tout le temps et s'occupe de nous et de la maison. Elle fait le ménage et la cuisine en écoutant toujours la même chanson. C'est une chanson qui fait pleurer. Elle est en anglais. Ça me fait des vagues dans le ventre, cette voix et ces

notes. C'est du bonheur liquide qui coule dans mes bras et mes jambes. Et ça fait un peu mal au cœur aussi, je sais pas pourquoi. En tout cas, c'est la plus belle chanson du monde, c'est sûr.

Après, il y a mon Papa. Il est super intelligent, mon Papa. Lui, il travaille en tant que personne dans un bureau. Une fois, je lui ai demandé ce qu'il faisait comme travail, mais au bout de onze secondes, je me suis mise à compter les poussières dans un trait de lumière parce que j'aime bien faire ça. Il a remarqué que je l'écoutais pas, alors il a rigolé et a dit : allez, va jouer. Avec moi, il est toujours gentil, mon Papa. Il me tape jamais. Samedi dernier, il m'a emmenée au cinéma voir Maman, j'ai raté l'avion avec Gabriel et il nous a acheté du pop-corn et des glaces, ce qui était pas très raisonnable alors que Maman avait demandé d'être raisonnable.

On peut faire des tas de choses quand on travaille en tant que personne dans un bureau. Par exemple, le travail du docteur Hassan dans son bureau, c'est de froncer les sourcils. Et aussi de m'écouter raconter ma vie ou de me regarder faire des dessins en hochant la tête. Ça s'appelle être un charlatan de psy, m'a expliqué Papa. C'est des conneries de bonnes femmes, mais c'est l'école qui veut que j'y aille à cause des allumettes, de mon bras cassé quand j'ai sauté du toit et d'autres trucs dans mon comportement absolument inacceptables, a dit la directrice, mais j'ai pas envie d'en parler parce que ce serait trop long et je commence à avoir mal à la main d'écrire. En tout cas, Papa, il a un vrai travail, lui. Il se repose pas toute la journée comme Maman à faire le ménage, la cuisine et le linge. Sur la fiche de début d'année, pour son travail, il m'a dit d'écrire « cadre ». Comme pour un tableau au musée.

Ça m'a fait rire toute seule devant ma table et mes amis m'ont insultée de bizarroïde. Je sais pas exactement ce que ça veut dire, « cadre », et je m'en fiche un peu. Papa a aussi un collègue qui s'appelle ce connard de Lemarchand dans son bureau. J'aime pas ce connard de Lemarchand parce qu'il fait toujours sa tafiolo et alors ça met Papa de mauvaise humeur. Moi, je peux deviner si Papa est de bonne ou de mauvaise humeur quand il claque la portière de la voiture. Parce que j'aime pas quand Papa est de mauvaise humeur. Maman non plus. Elle devient toute blanche. Gabriel, je sais pas. Faudra que je lui demande. En tout cas, le travail de Papa, c'est du sérieux. Il permet de nous nourrir et de faire subsister cette famille de bons à rien qui sans lui dormirait sous un pont à cause de ma fée Néante de mère. Et alors on ferait moins les malins, c'est sûr.

J'essaye d'être claire, parce que c'est grave, ce qui s'est passé. Il est capital, comme dit le docteur Hassan (ça veut dire très important), que je reconstitue l'enchaînement des événements qui nous a amenés à ce problème de mon bras cassé parce que je me suis prise pour un oiseau et que j'ai sauté du toit. Maintenant j'ai un plâtre. Mais personne a voulu faire des cœurs dessus comme sur celui de Céline. Ça me rend triste. Alors j'ai demandé à Gabriel qui sait très bien dessiner parce qu'il a presque onze ans et il m'a fait la forêt du vitrail sur mon plâtre. C'est joli, mais je préfère des cœurs. Les cœurs, ça veut dire de l'amour. Et Maman, elle dit que l'amour, on en a jamais trop. Je suis bien d'accord. Moi, je suis amoureuse de Céline. Je sais pas pourquoi ça fait rigoler tout le monde quand je dis ça.

Je m'en rends pas toujours compte, mais des fois, j'oublie des choses. Enfin, c'est ce que dit le

docteur Hassan. Quand mon cerveau a pas envie de comprendre quelque chose, il le cache très profond dans ma tête et c'est comme si j'avais tout oublié. C'est la mnésie à cause des tresses trop matiques. Parce que je suis tombée du toit. Parfois, je crée même des nouveaux souvenirs à la place. Le docteur Hassan dit que c'est comme planter des fleurs là où on a enterré quelque chose de très laid ou qui fait très peur. Mais c'est quand même là. Enterrer ses souvenirs, c'est comme ignorer (ça veut dire qu'on y pense pas) une petite coupure qu'il faut nettoyer. Alors ça peut s'infecter et aller dans tout mon corps. Quand ça arrive, ça fait très mal, parce que les infections, plus c'est profond, plus c'est dangereux. C'est pour ça que Gabriel s'est fait opérer de l'appendicite. C'est comme pour mon bras cassé. Parfois, je sais pourquoi j'ai sauté du toit. Mais si j'essaye de raconter, je sais plus. C'est enterré.

Le docteur Hassan dit : est-ce que tu ne sais plus ou est-ce que tu n'as pas envie de te souvenir, Abigaëlle ?

J'essaye de répondre, mais j'ai mal à la tête, j'ai du mal à respirer, j'ai peur. Alors, j'enterre et je plante des fleurs dessus. Des tulipes. J'aime bien les tulipes.

Le docteur Hassan dit que c'est important de faire la différence entre le vrai et le faux.

Comme si c'était simple. C'est comme vouloir séparer les blancs des jaunes d'une omelette déjà cuite.

Maman fait plus d'omelettes aux lardons. La dernière fois, Papa a jeté le plat sur le mur parce qu'il s'est quand même pas marié pour bouffer des omelettes à tous les repas. J'aimais bien les omelettes, moi. Il y a encore une petite tache de gras sur le papier peint. On dirait la Corse.

Le docteur Hassan dit : ce n'est pas si compliqué, la vérité, ce sont les faits.

La vérité, ce sont les faits.

La vérité, ce sont les faits.

La vérité, ce sont les fées.

Ma maman est une fée, elle dit que tout va bien. De pas s'inquiéter. L'essentiel, c'est de s'aimer. Mais parfois elle dit aussi : ça va mal se terminer.

Moi aussi, plus tard, j'aimerais être une fée. Mais ça existe pas. Sauf Maman. Donc je serai probablement plutôt bibliothécaire parce que j'adore lire, ou alors peut-être charlatan de psy comme le docteur Hassan. Ce serait pas mal, parce que, comme ça, j'aurai des amis qui viendront me parler dans mon bureau. En tout cas, quand je serai grande, je serai toujours gentille avec les débiles mentaux et les fous comme moi, parce que je sais qu'ils ont pas d'amis et ça les rend tristes.

On va à table. J'y vais parce que sinon Papa va s'énerver et le plus important, surtout, c'est de pas énerver Papa.

ABIQAËLLE

Maintenant

COMPTE TENU DE LA PRÉCISION avec laquelle je vais vous raconter certaines scènes qui m'ont été rapportées, vous allez croire que je romance un peu les événements. Cependant, tout ce que je vais vous exposer est vrai. J'en suis quasiment sûre. Disons à quatre-vingt-dix pour cent. Je ne fais qu'ajouter par endroits un peu de chair poétique au froid squelette des faits afin de mieux capter votre attention. Néanmoins, mon but, aujourd'hui, est d'arriver à déterrer la vérité sans me laisser trop emporter par mon imagination. J'entrevois en effet la possibilité d'un nouveau drame, notamment depuis que l'unique sujet de conversation de mon frère lors de ses visites bimensuelles au couvent se résume en trois lettres : Zoé. La première fois qu'il a prononcé ce prénom, un mauvais présage est venu se poser sur mon épaule comme un corbeau aux plumes sombres. L'autre jour, au moment de me quitter pour retourner vers elle, il a même failli sourire. J'ai encore du mal à y croire, mais je vous promets que c'est vrai.

Précision : Zoé s'appelle Zoé Boisjoli.

Difficile de ne pas retenir un nom aussi bêtement charmant que Boisjoli, surtout quand on connaît la phobie de Gabriel pour les forêts et les arbres. Longtemps après l'enterrement, la simple idée du printemps ou la vision d'un bourgeon pouvait provoquer chez lui des attaques de panique terrifiantes.

Gabriel ne m'avait jamais autant parlé d'une relation amoureuse. Il avait beau prétendre, comme d'habitude, que ce n'était rien de sérieux, je ressentais, derrière son besoin de me raconter la vie de cette fille dans les moindres détails, la fascination troublante qu'elle exerçait sur lui. Il l'avait même dessinée à plusieurs reprises. Or Gabriel n'a jamais dessiné que ce qui l'obnubile (moi et notre enfance), ce qui le terrifie (les forêts, les arbres) ou ce qu'il ne peut pas expliquer (Zoé).

En toute logique, les destinées de Zoé et Gabriel n'auraient jamais dû se croiser. Résultat d'une panne de signalisation sur la ligne B du RER parisien, leur rencontre fortuite peut donc être ajoutée à la longue liste des imprévus imputables à la RATP. Zoé, qui devait retrouver son meilleur ami Sofiane pour le déjeuner dans le 7^e arrondissement, est arrivée avec une heure et demie de retard. Sofiane, qui avait une réunion de présentation du budget à 14 heures, n'avait pas pu l'attendre. C'étaient les vacances scolaires et Zoé est institutrice. Elle a donc décidé de profiter de sa liberté pour se promener dans ce si joli quartier de Paris. Zoé est ce genre de personne qui sait voir une chance là où la plupart des gens voient un sale coup du sort.

Surprise par une pluie froide et drue, elle est entrée dans une minuscule librairie coincée dans une rue pavée. La porte s'est refermée derrière elle avec un tintement de clochette et Zoé s'est arrêtée net quand son regard

a croisé celui d'une petite fille. L'enfant la scrutait de ses yeux immenses, un vert, un marron. Elle se tenait de trois quarts. Dans son dos, une coulée de plumes bleues dont il était difficile de discerner s'il s'agissait d'une cape, d'ailes repliées, ou juste de la continuité de sa longue chevelure blonde. Sur son épaule droite, un minuscule oiseau turquoise au fin bec rouge. Un colibri. Le regard de la fillette était si vivant que Zoé a mis quelques secondes à comprendre qu'elle fixait l'affiche de promotion d'un livre. Elle a lu le titre, imprimé en lettres d'argent : *Les Tragiques Méaventures d'Abi Colibri*. En dessous, l'auteur : Gabriel Mancini. Elle n'avait encore jamais entendu parler de mon frère, malgré sa petite célébrité dans le milieu des arts. Intriguée, elle a saisi l'ouvrage. Il s'agissait du plus grand succès de Gabriel à ce jour : le nouvel opus de sa série primée à de nombreuses reprises et dont je suis – bien que personne ne le sache – l'inspiration. C'est l'histoire d'une petite fille qui tombe à travers les miroirs ou les plaques d'égout dans des forêts fantasmagoriques, peuplées de créatures mystérieuses mi-femmes, mi-fleurs, de poupées cyclopes, de méduses aux gestes tendres ou encore (mon personnage préféré) d'une Cléopâtre aux yeux bordés de papillons bleus. Zoé a tourné les pages, subjuguée. La sombre et inexplicable beauté de ces textes et de leurs illustrations l'a frappée de plein fouet. Jamais un livre, un film, un concert, un tableau aperçu au Louvre ou au musée d'Orsay n'avait eu sur elle un effet semblable à ces images, sorties tout droit du cerveau torturé de mon grand frère. On peut penser ce qu'on veut de Gabriel en tant qu'homme, mais son talent d'artiste est immense. C'est un fait. Ses peintures, ses dessins et ses histoires ont été qualifiés de sublimes à de nombreuses reprises dans des émissions et des journaux très sérieux. Il est parfois

comparé à Dalí ou à Magritte. Il sait évoquer l'enfance dans toute son innocence et sa brutalité. À partir de la boue nauséabonde qui a englouti nos premières années, il a appris à fabriquer de la poésie. C'était une question de survie. À aucun moment n'est passée par la tête de Zoé l'idée qu'un monde imaginaire aussi riche et singulier ne pouvait provenir que de la souffrance et du chaos, évidemment.

Elle est repartie avec le livre et, dans les jours qui ont suivi, elle a acheté toute la collection des *Abi Colibri*, puis l'ensemble de ce que Gabriel a illustré ou écrit au cours de sa carrière : les contes de Perrault et d'Andersen, Edgar Allan Poe, Hitchcock, les romans des sœurs Brontë, les légendes du Grand Nord... Zoé n'est pas très riche, mais elle ne sait pas aimer à moitié ni les choses ni les gens.

La contemplation de ces univers gothiques, ces forêts profondes et embrumées, ces villes sous-marines ou ces châteaux de glace générerait chez elle un émerveillement enfantin. Et ce, même si elle éprouvait parfois le besoin violent de prendre la petite héroïne par la main et de l'emmener loin des forêts maudites, vers la lumière et la joie dans lesquelles chaque enfant mériterait de baigner. Pour cela, j'ai tout de suite aimé Zoé bien plus que la raison aurait dû m'y autoriser.

Zoé n'avait jamais recherché « Gabriel Mancini » sur Internet. Pour elle, un auteur, de surcroît, dans le cas présent, illustrateur et peintre, était soit très vieux, soit très mort, ou *a minima* l'habitant de sphères mystérieuses, inaccessibles au commun des mortels. Aussi a-t-elle été très surprise quand la libraire chez qui elle avait acheté l'œuvre complète de Gabriel et avec laquelle elle s'était liée d'amitié (Zoé se lie d'amitié avec la terre entière) l'a appelée pour lui proposer

une place pour l'adaptation d'*Abi Colibri* au théâtre en présence de son créateur.

— J'ai gagné une entrée grâce à un concours de la maison d'édition, a expliqué la commerçante. Je suis fan de Gabriel Mancini, voyez-vous. Malheureusement, c'est le soir du spectacle de boxe thaïlandaise de ma fille aînée et je suis obligée d'y aller.

Zoé, ouverte comme toujours à toutes les possibilités que la vie lui offrait, a accepté et s'est rendue au théâtre. Elle est arrivée au moment où le rideau se levait, juste avant que la salle ne soit plongée dans l'obscurité. Elle n'a pas aimé le premier acte. À l'entracte, on servait des coupes de champagne et des petits-fours microscopiques sur des plateaux d'argent. Le producteur répondait à la place de l'artiste aux questions des spectateurs désappointés, puisque Gabriel n'avait pas jugé opportun de se présenter à la première de l'adaptation de son propre livre. Zoé était déçue de la pièce qui n'était pas à la hauteur des livres et elle ne se sentait pas dans son élément. La vie étant trop courte pour perdre du temps à ce qui n'apporte pas de joie, elle est partie.

La nuit s'était épaissie, les trottoirs mouillés luisaient à la lumière des réverbères. Un homme se tenait à côté de l'entrée du théâtre. Je ne vais pas vous faire endurer un suspense inutile : vous vous en doutez, c'était mon frère, mais Zoé n'avait aucune raison de le savoir, évidemment. Il fumait une cigarette dans la pénombre, son long manteau noir et élégant ouvert malgré le froid. Zoé ne lui a pas prêté attention et a sorti son téléphone pour localiser le métro le plus proche.

— Vous ne restez pas pour le dernier acte ?

Elle a levé la tête, surprise. Elle lui a souri. (Zoé sourit à tout le monde.)

— J’aime beaucoup les livres, mais je suis déçue par l’adaptation.

Il y a eu un court silence, pendant lequel Gabriel l’a examinée avec curiosité.

— C’est pourtant plutôt fidèle à l’œuvre originale, non ?

— Je ne crois pas.

— En quoi est-ce différent ?

Zoé a froncé les sourcils.

— C’est trop glauque, ça me fait penser à un film de Tim Burton.

Adossé au mur, Gabriel a soufflé une volute de fumée dans l’air humide pour se donner une contenance. Comme beaucoup d’artistes, il souffre à la fois d’un ego démesuré et d’une insécurité malade, mélange paradoxal qui se traduit par une extrême susceptibilité face à tout avis autre que dithyrambique concernant ses créations. Étant trop fier pour admettre que la remarque anodine d’un quidam tel que Zoé puisse l’atteindre, il s’est pourtant contenté de répondre d’un air faussement détaché :

— Vous n’êtes pas vraiment la cible d’*Abi Colibri*.

— Je suis professeure des écoles, j’ai travaillé sur les albums avec ma classe, en particulier celui dans lequel elle rencontre Alice au Pays des merveilles, que je trouve extraordinaire.

— Je voulais dire, vous n’êtes plus une enfant. En général, les adultes n’aiment pas *Abi*, ils ne peuvent pas la comprendre.

— Ah oui, pourquoi ?

De nouveau, il a tourné son visage vers elle et, cette fois, elle a aperçu la couleur de ses yeux, d’un bleu très clair et froid dans la lumière blême des réverbères.

— Parce que les livres sont tout aussi « glauques » que la pièce comme vous dites. La solitude d’*Abi* les met mal

à l'aise. Il n'y a aucune morale dans son histoire. Elle ment tout le temps, ses mensonges n'ont pas ou peu de conséquences, les rares adultes qui l'entourent sont au mieux indifférents, au pire malveillants ; en tout cas, ils restent toujours impunis.

Zoé a haussé les épaules.

— Les livres sont sombres, mais jamais glauques.

— Glauque ou sombre, c'est pareil.

— Pas du tout ! s'est exclamée Zoé avec véhémence.

Vous n'avez rien compris et, comme cette pièce, vous dénaturez les intentions de l'auteur ! Ce qui est sombre laisse la possibilité du retour de la lumière, puisque l'obscurité n'existe que par opposition à la clarté. Ce qui est glauque est juste glauque. Dans l'histoire d'Abi, il y a une douceur qui l'emporte toujours sur le côté obscur.

La situation aurait dû agacer Gabriel, mais étrangement, la passion avec laquelle Zoé défendait son œuvre l'a amusé.

Il a haussé un sourcil ironique.

— Vous pouvez me citer des exemples ?

— Ça se sent, a affirmé Zoé avec conviction. La lumière est partout, à portée de main, comme dans la vie, et Abi ne cesse jamais d'espérer. Elle sait qu'elle finira par sortir de la forêt maléfique et que tout se terminera bien.

Sa cigarette au coin des lèvres, Gabriel étudiait Zoé avec fascination, comme s'il essayait de comprendre quelque chose qui lui échappait. La porte du théâtre s'est alors ouverte. Une femme, dans la quarantaine, cheveux très courts, une paire de lunettes à l'épaisse monture en écailles a passé une tête dehors.

— Gabriel, tu es enfin arrivé ! La pièce va reprendre, je te rappelle que tu étais supposé répondre aux questions de tes fans à l'entracte !

Gabriel s'est redressé de son mur avec nonchalance.

— C'est exactement ce que j'étais en train de faire.

La femme a levé les yeux au ciel, puis quelqu'un l'a appelée depuis l'intérieur et elle est rentrée.

Zoé a plaqué ses mains sur sa bouche. Elle avait rougi.

— Vous êtes Gabriel Mancini, je suis désolée, j'espère que je ne vous ai pas vexé...

Il a haussé les épaules et écrasé son mégot sous son talon.

— Non. Mais vous avez l'air étonnée... Vous me voyiez différemment ?

— Franchement ? Je vous imaginais vieux, laid et mal habillé !

Et elle a éclaté de rire.

Son rire franc et joyeux s'est envolé dans la nuit avec la légèreté d'une nuée de papillons colorés et a provoqué un éclair de stupeur dans le regard de Gabriel. Dans la nuit froide qui habitait mon frère, Zoé venait de craquer une allumette.

— C'est cohérent, a-t-il répondu au bout d'un moment. Je le serai sans doute dans un futur proche... Bonne soirée, mademoiselle.

Il est entré dans le théâtre où la brune à lunettes l'attendait en pianotant sur son téléphone. Mais Zoé ne se voyait pas manquer une occasion pareille. Elle a rattrapé Gabriel et a posé la main sur son bras.

— Vous ne voudriez pas venir voir mes élèves ? Ils aiment tellement vos livres ! Il paraît que certains auteurs font des rencontres ou des ateliers dans les écoles et...

— Je suis l'attachée de presse de M. Mancini, a coupé la brune d'un ton sec, il est extrêmement sollicité et n'accepte aucune rencontre. Encore moins dans le cadre scolaire.

Gabriel a levé la main pour l'interrompre et elle a secoué la tête avec exaspération avant de s'éloigner,

comme si cette scène s'était déjà produite cinquante fois avec cinquante autres filles en cinquante occasions, ce qui, soit dit en passant, n'était pas le cas. Mon frère ne compte pas parmi ses nombreux défauts celui d'être un coureur de jupons. Il a hésité, tout en étudiant Zoé de son regard impassible. Puis, obéissant à une impulsion qui ne lui ressemblait pas, il lui a pris des mains le programme du théâtre et leurs peaux se sont frôlées. Une minuscule décharge de chaleur a remonté leurs doigts engourdis par le froid. Il a sorti un feutre de sa poche intérieure et a griffonné son numéro de téléphone sur le papier glacé.

— Je ne fais jamais de rencontres scolaires, mais si vous voulez aller boire un verre, un soir, pour discuter de la nullité de ma pièce ou m'expliquer en quoi je ne comprends pas ma propre œuvre, appelez-moi.

Zoé Boisjoli l'a contacté le soir même, évidemment.

Découvrez l'univers de Marie Vareille en poche

